

BON ART

Werner Büttner, artiste sociologue

Deux expositions, l'une à Cologne et l'autre à Munich, dévoilent les facettes variées de la peinture du jeune Allemand. Démonstration morale et ironie plastique. Explications.

Cologne (envoyé spécial)

De même qu'il est impossible de parler d'art en Allemagne, aujourd'hui, sans évoquer Hambourg, ville-clé de production d'images, de même, on ne peut parler de Hambourg des années 80, sans penser à Werner Büttner. Né en 1954 à Lina, en Allemagne de l'Est, il passe à l'Ouest avec sa famille, à l'âge de six ans. Pendant quelques années, il vit à Munich, après quoi il commence des études à Berlin. Etudiant, il adhère aux idées maoïstes, puis à celles de Baader-Meinhof.

Très vite déçu par la mise en pratique de ces concepts, il fonde avec son ami Albert Oehlen la « Ligue pour la lutte contre le comportement contradictoire », dont le principal instrument de communication est le magazine *Dum-Dum*. On trouve dans ce magazine le plan de l'itinéraire ultérieur de Werner Büttner. On y découvre déjà son obsession de canaliser son énergie dans la langue devenue la force motrice de son art.

Actuellement, une fois de plus, à Cologne et à Munich, Werner Büttner montre des œuvres qui confirment sa passion de la langue et sa capacité de la transformer en image.

LIBERATION. — Dans votre travail, il y a toujours une association mot-image. Vous semblez très intéressé par la langue. Y a-t-il une signification morale dans votre art ?

Werner Büttner. — Absolument. Si moralement, l'art est un dépotoir, ça ne m'intéresse pas et ça ne peut être le pour personne. Le bon art parle un langage clair et dit souvent « Arrête-toi » ou « Va te faire voir » ou « C'est très beau ça ? » ou encore « J'ai raison et tu as tort ».

LIBERATION. — Vous prétendez souvent que la littérature et la science sont des choses très importantes pour votre expression artistique.

W.B. — Nous sommes tous entourés de voisins. On peut même dire que l'humanité est composée de quatre milliards de voisins. Chacun a donc besoin d'informations concernant ses voisins. La littérature et la science servent à cela en nous apprenant quels sont leurs problèmes et quelles solutions ils préconisent, quelles sont leurs valeurs, leurs peurs, etc. Dans un sens, je fais de la sociologie artistique.

LIBERATION. — Vous n'êtes pas seulement peintre ou sculpteur. Vous écrivez des textes, des poèmes, vous éditez des livres et de la musique. Est-ce que cela veut dire que, pour vous, l'artiste ne doit pas restreindre son énergie à une forme spécifique de l'art (peinture ou sculpture) mais que cet art peut être autre chose qu'un acte unique dans « l'histoire de l'Art » ?

W.B. — C'est exact. Je me fiche d'occuper une petite place dans l'histoire de l'Art. Je préfère faire autant de commentaires que je peux sur des phénomènes culturels et essayer de changer ce que je n'aime pas, tout en sauvegardant ce que j'aime. La culture, c'est la vie quotidienne. Chacun de nous pourrait s'en occuper à plein temps. Voilà ce que Beuys avait voulu dire avec son fameux : « Tout le monde est artiste ».

LIBERATION. — Comment arrivez-vous à combiner art et politique ?

W.B. — Je ne combine rien. Faire de l'art, c'est faire de la politique.

LIBERATION. — Vous parlez souvent de l'importance de Luther. Le fait que vous soyez protestant est-il important pour votre travail ?

W.B. — En traduisant la Bible, Luther nous a donné la langue allemande. Le fait d'être né à dix kilomètres de l'endroit où il habitait, suscite en moi des sentiments romantiques. Mais je ne suis pas pratiquant. Le protestantisme n'a pour moi qu'un intérêt historique.

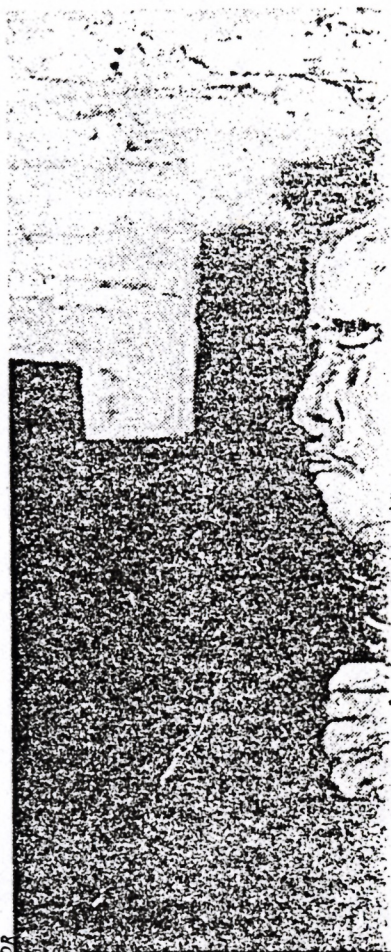
LIBERATION. — Dans vos images, votre iconographie, il y a souvent des

êtres humains qui apparaissent comme des enfants, des animaux, des éléments de la vie de tous les jours (par exemple des bottes, des chaises roulantes), d'une façon très ironique. Pourquoi ? Qu'apportent l'ironie et l'humour à votre travail ?

W.B. — L'humour et l'ironie sont des stratégies vitales et des parties essentielles du bon art.

Propos recueillis par Demosthenes DAVVETAS

A la galerie Max Hetzler, Kamekestrasse 21, à Cologne jusqu'au 14 février, et au Kustverein München, Galeriestrasse 4 à Munich jusqu'au 4 mars.



« Selbst, die Schöpfung preisen. »

AUTRUCHE

Un Woyzeck

A Tours, Jose Manuel Cano Lopez a singulière et Vera Szekely a réduit la scène à sa plus simple expression. Résultat : «

Au début, Lopez voulait monter Don Quichotte, j'ai eu peur... Les grands trucs qui tournent, j'en ai assez fait comme ça. Les trucs qui tournent, les structures éphémères en bois, feutre et toile, cela fait effectivement un bail que la plasticienne Vera Szekely les met en espace. Et si elle a débarqué à Tours, c'est pour changer d'aire : « J'aime les boules et les écrous, ça permet de démonter. Je devais donc finir par rencontrer le théâtre. » C'est chose faite. A l'Autruche Théâtre. Où José Manuel Cano Lopez, metteur en scène, a laissé tomber les moulins à vent pour une autre bataille, celle du soldat de Büchner. Pris par le démon de l'épuration, Cano Lopez a raboté comme jamais ce *Woyzeck* fragmenté, noir et dur pour en extirper le noyau encore plus noir et plus dur, avec la complicité de Vera et de Gyorgy Kurtag, musicien de l'IRCAM.

Vera Szekely avait d'emblée annoncé : « Pas question de se mettre en avant. On ne pense qu'à l'objet, avec une

que » les trois ne se découragent pas. Résultat : spectacle réduit à une heure quinze, une comédienne, les éclairages et les costumes à la trappe. Une nouvelle musique composée en quinze jours, et les planches débarrassées de quelques mannequins en grillage (« Tant mieux, s'exclame la scénographe zen, pas d'esbrouffe, allons toujours au moindre. Pour n'avoir plus qu'un trait, à la fin... »).

Et, sur scène, il y a maintenant un cauchemar aigu, dense, fou. Woyzeck, halluciné, erre, entre sa femme infidèle (Françoise Cano Lopez) et les fantômes qui peuplent sa démence — ou son extrême lucidité, l'Homme, Andros l'ami, le tambour-major, le docteur, le capitaine, la grand-mère (tous joués par Laurent Boucard). De grands moments de théâtre surgissent de ce néant chaque fois que Woyzeck (remarquable Alain Papillon) adresse à tout hasard, poussé par la force de la douleur, sa poésie à ce tout (le décor-la musique-la lumière crépusculaire), un tout irréel qui ne se contente pas de la

Expositions personnelles

1984
Galerie Heinrich Erhardt, Madrid, Espagne.
Galerie Max Hetzler, Cologne, RFA.
Metro Pictures, New York, États-Unis.

1983
Galerie Sabine Knust, Munich, RFA.
Galerie Ascan Crone, Hambourg, RFA.
Galerie Helen van der Meij, Amsterdam, Pays-Bas.
Galerie Max Hetzler, Cologne, RFA.

1982
Galerie Max Hetzler, Stuttgart, RFA.

1981
Galerie Max Hetzler, Stuttgart, RFA.

Il serait impossible de tenter une lecture de l'écriture artistique de Werner Büttner si l'on ne remonte pas au début des années soixante-dix, lorsque le triomphalisme, né de la révolte des étudiants de 1968, prédominait encore. Enfant de la génération suivante, Büttner se confrontait à une nouvelle réalité qui se profilait clairement, surtout après la crise du pétrole en 1974 : la *self revolution* now des années précédentes était devenue *self realization* now, l'agressivité politique d'avant (heurts avec la police, occupation de locaux et d'universités) cédait peu à peu la place à la méditation et aux possibilités de la théâtralité quotidienne. Pour ce qui était de l'expression artistique, l'avant-garde des années soixante-dix se lançait à la recherche de nouvelles formes sur des idées anciennes, alors que l'élément de la « mythologie privée » consolidait sa position dans le « langage » des artistes.

Face à cette situation, aux actions et aux performances, Büttner réagit par l'écriture de textes, par le dessin, par la fondation avec Oehlen, en 1976, de la League for Fighting Contradictory Behaviour, dont le porte-parole était le magazine *Dum Dum*.

Cette réaction ne signifiait pas la négation de la politique telle que la plupart des artistes de la même génération l'entendait, mais le contact plus direct et plus profond avec la réalité politique : les choses n'ont jamais une seule face. Ce qui paraît comme cela peut aussi être comme ceci et ainsi de suite. Chaque pôle a son antipode... Ce jeu des contraires l'a amené à explorer les limites de la plus cruelle ironie.

Pour Büttner (dont l'œuvre s'est enrichie à travers ses rencontres avec celle d'Immendorf), la vérité n'est rien de plus que le travail lui-même. Il n'est pas un peintre abstrait, ni un symboliste.

Kaiserschnitt Bongo, Moderne Kunst A. Stillende, Leipzig und Leipzig et Leipzigzwei und Leipzig : le spectateur contemplant ces œuvres et désireux de communiquer avec elles, outre les jeux de mots des titres, devra saisir que les figures sont des signes qui stimulent la conscience collective. L'élément narratif va jusqu'au point où il s'inverse de lui-même par la seule force de l'image.

Les couleurs sombres, la composition synthétique des formes, l'élément de la surprise et de la concentration dans la même œuvre, tout cela est la preuve que Büttner — qui a abandonné ses études de droit — est avant tout un peintre entretenant avec ses tableaux une relation « physique » et musicale à la fois.

Et surtout : ce n'est guère l'angoisse de la forme ou de la rénovation des moyens qui le torture, mais plutôt la façon d'exprimer des idées nouvelles par l'utilisation des moyens classiques ; comment le tableau, finalement, se transformait-il par lui-même en un espace où les contraires auront l'occasion et l'absolue liberté de se combattre sans merci.

Demosthenes Davvetas.

It would be impossible to appreciate the artistic writing of Werner Büttner without going back to the early 'seventies — a time of triumphalism — born of the student revolts of 1968 — still dominated. A child of the generation which followed, Büttner confronted a new reality which stood out clearly, especially after the oil crisis of 1974 : self revolution now of the preceding years had become self realization now, the political aggression of the late 'sixties clashes with the police, occupations of buildings, universities yielded gradually to meditation and consideration of the possibilities of daily theatricality. In order to be expressive artistically, the avant-garde of the 'seventies sought new forms based on old ideas, while the idea of a "private mythology" increasingly came to be a part of the language of artists.

Confronted with this situation, with these acts and performances, Büttner reacted by writing texts, by drawing and by establishing (with Oehlen) in 1976 the League of Fighting Contradictory Behavior, the mouthpiece of which was the magazine *Dum Dum*.

This reaction was not the negation of politics that the majority of artists of that generation expected. Rather, it was an even more direct and profound contact with political realities : reality always has more than one face. What seems like this can also be like that, and so on. Each pole has its opposite... This game of opposites led Büttner to explore the limits of the cruelest irony. For Büttner (whose work was enriched by contact with Immendorf's), truth is nothing more than the work itself. He is neither an abstractionist nor a symbolist.

Kaiserschnitt Bongo, Moderne Kunst A. Stillende, Leipzig und Leipzig and Leipzigzwei und Leipzig : the spectator who contemplates these works and desires to communicate with them — beyond the word-play of the titles — will realize that the figures are signs that stimulate the collective consciousness. The narrative element goes as far as to invert itself due to the power of the image.

The dark colors, the synthetic arrangement of forms, the element of surprise and concentration in the same work : all this is proof that Büttner — who abandoned his law studies — is above all a painter who maintains a relationship at once both physical and musical with his pictures.

And above all : it is not so much the anguish of the form or of the renovation of a method that tortures him, but rather the manner of expressing new ideas through classical means ; how, finally, will the picture transform itself in a space where contraries will have the opportunity and the absolute liberty to combat to the bitter end.

Demosthenes Davvetas.